

Tawḥīdī,
La Satire des deux vizirs, présenté,
 traduit de l'arabe et annoté
 par Frédéric Lagrange

Sindbad (La Bibliothèque arabe, Collection les classiques), Actes Sud, Arles, 2004. 200 p.

Frédéric Lagrange présente dans cet ouvrage « une sélection d'extraits d'un texte fort long, et qui risquerait d'être jugé répétitif ou redondant s'il était traduit dans son intégralité » (p. 22) ; en effet, la valeur rhétorique de la redondance n'est plus, de nos jours, celle que lui attribuait l'époque de Tawḥīdī (m. 1023 ?). Cet auteur, surnommé par son premier biographe, Yāqūt (m. 1229), « le philosophe des "hommes de lettres" (*udabā'*) et l'"homme de lettres" des philosophes », est aujourd'hui admiré et célébré. Sa biographie est mal connue, mais on peut penser, tant en raison de ses propres plaintes (« il se plaignait des vicissitudes du temps et pleurait sur son indigence dans ses ouvrages » écrivait Yāqūt), qu'en raison du peu d'intérêt qu'il suscita pendant deux siècles au moins, qu'il fut effectivement malmené par ses contemporains, dénigré par ses mécènes, humilié par ses pairs, rabaissé par ses supérieurs. Dès lors, on peut voir dans tout cela l'origine de l'amertume distillée dans sa *Satire des deux vizirs*, qui lui sert à régler « ses comptes au premier chef avec le flamboyant Sāḥib Ibn 'Abbād [vizir buyide m. 995], et dans une bien moindre mesure avec Abū al-Faḍl Ibn al-'Amīd [vizir buyide, m. 970] » (p. 13), qui ne lui offrirent, ni l'un ni l'autre, l'accueil qu'il en attendait. Cette piste du règlement de comptes subsumé en « œuvre utile auprès des savants dans leurs difficiles relations aux puissants », est tracée par l'auteur lui-même dans son ouvrage. Le traducteur – qui la relativise en quatrième de couverture – la suit, non sans prudence, dans l'introduction consacrée à présenter sa traduction. Dans cette introduction (p. 9-26) brève, aux normes de la collection, le traducteur va à l'essentiel et présente clairement l'ouvrage, les personnages qu'il met en scène et quelques enjeux de la traduction.

Tout en reconnaissant volontiers que Frédéric Lagrange a su utiliser au mieux l'espace imparti à cette introduction, on peut regretter toutefois qu'il ne lui ait pas été loisible d'aborder le lien de ce texte avec la satire en prose, et la place de celle-ci par rapport à la tradition satirique poétique, si marquante de la poésie classique ; les pages qui constituent le chapitre premier de la traduction (Grands précurseurs et épistoliers du blâme, p. 47-75) auraient en effet mérité d'être commentées dans la présentation générale, mais l'on comprend que cela aurait dû se faire au détriment d'autres aspects et que tout choix appelle en contrepoint un renoncement. On regrettera également que l'introduction n'ait pu permettre d'aborder plus en détail l'utilisation par l'auteur de la volonté de vengeance (dans sa crudité, ou transformée en service rendu à ses pairs) non en tant que

motivation psychologique mais comme thème littéraire, un aspect que le traducteur évoque notamment quand il relève les « mises en scène » (p. 17) ou qu'il explique comment Tawḥīdī « se retranche derrière la citation » (*ibid.*).

Le choix des passages traduits est bien représentatif de l'ouvrage. Les titres donnés par le traducteur aux différentes sélections sont adéquats. Le fait que quatre chapitres sur huit soient réservés à la caricature féroce d'Ibn 'Abbād reflète la place de choix qui lui est faite dans l'original, qui le traque tant dans sa vie publique que privée, dans son activité de gouverneur ou de littérateur, d'amant ou de théologien, de mécène ou d'ami, de serviteur ou de maître.

Pour ce qui concerne les notes de bas de page ou de fin de chapitres, je me contenterai de rappeler, une nouvelle fois, la difficulté que rencontre tout arabisant, ou plus généralement tout spécialiste, dès lors qu'il ne s'adresse pas au cercle réduit des experts, pour proposer un appareil critique qui réponde également aux besoins de ses différentes catégories de lecteurs. L'exercice est rude et toujours frustrant, quel qu'en soit l'auteur. Le traducteur explique p. 23-24, ce qui a guidé ses choix. Peut-être n'aurait-il pas été superflu de préciser dans quel cas il procéderait à l'identification des personnages et dans quel cas il s'en abstiendrait. Pour autant, on peut supposer qu'un lecteur, qui aborderait l'ouvrage pour le seul agrément de la lecture, ne se souciera que marginalement de situer avec précision les nombreux personnages auxquels se réfère Tawḥīdī. Le lecteur spécialiste pourra, quant à lui, s'il ne les connaît déjà, les retrouver dans les ouvrages *ad hoc*.

Il est évident que la lecture d'un tel texte, dont la densité intertextuelle est patente, ne peut être la même pour les lecteurs qui l'abordent comme une découverte et pour ceux qui y renouent avec certaines connivences culturelles. Et l'attention portée par le traducteur, autant que faire se peut, aux implicites du texte traduit, est un point qu'il faut porter au crédit de sa traduction.

En effet, laissant entrevoir plus d'une fois qu'elle fut pour son artisan un exercice drôle et jubilatoire, la traduction de Frédéric Lagrange est dans l'ensemble soignée, recherchée et plaisante à lire. Elle réussit à transmettre les passages les plus osés dans une truculence qui restitue leur grivoiserie sans tomber dans la vulgarité ou la complaisance. C'est à dessein que je choisis de parler ici de grivoiserie, non pas d'obscénité ; car l'obscène, dans l'ouvrage, n'est pas un donné de départ mais une patiente construction. Que le lecteur puisse ou non accéder au texte original, il pourra voir s'esquisser au fil des pages, avec un soin consommé, l'image d'un vizir hideux, dont la pire obscénité semble moins se nicher dans ses discours scandaleux, ou ses mœurs indécentes, sa grivoiserie ou sa débauche, que dans son mépris des valeurs et vertus de générosité, de magnanimité et de longanimité qui font le prince digne de ce nom et le mécène à la hauteur de sa réputation. Si « l'ouvrage fait alterner dans une succession de saynètes soigneusement agencées le discours assumé

de l'auteur, [...] ces discours ne sauraient être pris pour argent comptant : quand bien même l'identité de ces témoins n'est pas fictive, leur langue, l'ornement de leur rhétorique, la richesse de leur expression rendent bien improbable l'hypothèse d'une simple retranscription. [...] L'obscénité est un des ressorts profonds du texte, une cause de sa célébrité [...] » (p. 17). L'obscénité du vizir ⁽¹⁾ est patiemment échafaudée par Tawḥīdī au fur et à mesure qu'il enchevêtre la récusation des compétences politiques, esthétiques ou sociales du dignitaire et la dénonciation, méprisante ou scandalisée, de sa sexualité, choquante par sa pornographie veule davantage que par son illicéité. Il est certain que la traduction proposée ici a bénéficié utilement de la réflexion menée par le traducteur sur l'élaboration de la notion d'obscénité dans l'ouvrage, de sorte que le ton des passages qu'il aurait dû, en d'autre temps, restituer en langue latine, n'est ni atténué ni outré.

Sur cette traduction, dans l'ensemble réussie, j'exprimerai pour ma part une réserve, relevant d'une appréciation personnelle : elle concerne le choix de traduire les vers arabes par des énoncés rimés de longueur variable. Si l'effort doit être souligné, si certains fragments sont aboutis, choisir, chaque fois que possible, de faire rimer les énoncés (avec des rimes suivies, libres ou embrassées), sans harmoniser leur nombre de pieds, n'est pas sans déconcerter. Ne serait-ce que parce que cette option, malgré les différences dans la mise en page, se confond avec celle, pour sa part compréhensible, de traduire avec des rimes les clausules de la prose rimée et rythmée (*sağ'*), soigneusement rendue par exemple dans les pages 94 ou 106. Une remarque dans l'introduction, précisant et motivant ces orientations de la traduction aurait été bien venue et utile. Je ne suggère pas que l'on devait adopter impérativement une versification méthodique, effort coûteux et que certains vers traduits, emblématiques de l'ouvrage mais sans grande valeur littéraire, n'auraient peut-être pas mérité. Mais, sans doute, en raison de ma fréquentation assidue des écrits en *sağ'*, aurais-je trouvé plus « naturel » pour la traduction de la poésie, que soient conjointement conservées les contraintes de la rime et celles de la métrique ou qu'elles soient conjointement abandonnées.

Derrière les légèretés du texte ou les traits forcés de la satire se dévoile un mode de vie, un code de l'élite, mouvant, animé et contradictoire. En effet, au-delà des rancœurs, des règlements de compte et de l'exercice de style, c'est aussi comme gardien d'une esthétique en voie d'être supplantée par une autre, qui s'élabore autour des mécènes buyides, que Tawḥīdī se rebelle et crache son venin. Car, bien plus que les mœurs qu'il dénonce (feignant de découvrir chez ces vizirs l'homosexualité ou l'adultère), ou la fatuité qu'il attaque (consterné de l'observer chez ses victimes comme s'ils l'avaient inventée), bien évidemment déjà fustigées par ses plus anciens prédécesseurs, c'est une vision de l'écriture, de la prose et de la création littéraire, en voie de transformation, dont il voudrait arrêter la mutation. Cette

mutation, il y contribue pourtant, bien contre son gré, quand il « retranscrit » si fidèlement les excès de la prose rimée et rythmée qu'il dénonce, ou quand il donne à la satire un nouvel espace (s'appuyant sur quelques précurseurs, au nombre desquels son parangon, al-Ġāḥiz, occupe la place centrale).

Qu'il s'agisse d'informer les lecteurs curieux, ou de former des étudiants à la littérature classique, on saura gré au traducteur de mettre à la disposition du lectorat francophone, cette image de la cour buyide, microcosme vivant et contrasté, dans lequel les discours prescriptifs ou spéculatifs des théologiens côtoient les saillies des railleurs, les arguties des grammairiens, les subtilités des poètes ou les raffinements des prosateurs, auxquels s'ajoute, bien malgré eux, l'humour involontaire de ceux que l'élite sait tout à la fois courtiser et ridiculiser. Mais, parce qu'ils ne sont ici que noircœur, alors que d'autres auteurs les honorent et les admirent, Ibn al-'Amīd et surtout Ibn 'Abbād cessent d'être tout à fait eux-mêmes, pour devenir les spectres répugnants d'un monde que Tawḥīdī voue à la géhenne, faute d'avoir pu y trouver place.

Katia Zakharia
Université Lyon II

(1) À laquelle le traducteur consacre par ailleurs deux articles à paraître prochainement.